

**Karin Brunk Holmqvist**

**VILLA BONITA**

*Roman traduit du suédois par Carine Bruy*

De lourdes grappes de lilas pendaient au-dessus de la clôture en bois non traité. Dans le vaste jardin, les mauvaises herbes avaient envahi les plates-bandes où quelques malheureuses fleurs isolées livraient un combat inégal contre les pissenlits et les orties. Dans celle en contrebas du perron, un râteau et une binette abandonnés témoignaient néanmoins d'une tentative avortée de nettoyer cette chienlit.

En ce soir estival, l'air était aussi immobile que celui enfermé dans un ballon de baudruche et on aurait pu entendre les coccinelles se déplacer sur les pavés de l'allée menant à la maison. La construction en bois comptait deux étages et une grande véranda ouverte. Sa peinture verte s'écaillait et une plaque indiquait « Villa Bonita » au-dessus de l'entrée flanquée de rosiers grimpants laissés à l'abandon dont le parfum se mêlait aux autres notes florales de cette soirée de juin.

Le vieux quartier résidentiel aux pavillons occupés par des habitants aisés était sorti de terre à la périphérie d'Ystad dans les années 30. La plupart des propriétés exhibaient des allées soignées au dallage flambant neuf agrémenté d'imposants pots contenant des topiaires de buis ou autres buissons taillés avec une extrême méticulosité. La *Villa Bonita*, en revanche, évoquait davantage une vieille bicoque hantée et on se serait presque attendu à voir un fantôme passer derrière l'une de ses grands carreaux fêlés. Pour autant, à l'observer, on devinait sans peine qu'avec sa silhouette majestueuse et ses boiseries délicatement ouvragées, elle avait à une époque été l'un des fleurons de ces rues.

Tandis que le crépuscule cherchait à étouffer le jour en déposant son crêpe noir sur la ville telle une bâche, l'odeur du varech en provenance de la mer flottait au-dessus du bâtiment. Le cri qui s'éleva alors de ses entrailles fit trembler toutes ses vitres dans leur chambranle verroulu.

— ARRÊTE !

Bonita Larsson serra les dents et noua ses poings dans les poches de son tablier lorsqu'elle franchit le seuil du séjour. En pénétrant dans la pièce, elle lança de nouveau :

— ARRÊTE !

Elvy Larsson occupait un lit placé le long de l'un des murs. Elle paraissait terrifiée et, de ses fines mains noueuses dont les veines violacées dessinaient un réseau de rivières aboutissant à des estuaires à la naissance des doigts, elle releva avec précaution la couverture jusqu'à son menton.

— Demande à Assar de venir, implora-t-elle dans un filet de voix.

— Il est mort, maman. Mort.

Bonita se rapprocha du lit et sa mère remonta un peu plus la couverture sur son visage, son regard angoissé errant de-ci de-là.

— C'est vrai ?

— Tu le sais très bien, maman. Papa est mort depuis longtemps.

— Tu mens, Bonita. Il était là il y a quelques instants. Va le chercher, reprit Elvy sur un ton plus ferme tout en écartant les bras si bien qu'elle renversa le verre d'eau posé sur son chevet.

— ARRÊTE, maman ! hurla de nouveau Bonita avant de se boucher les oreilles et de se ruer vers la cuisine.

— Appelle-le, Bonita, lança sa mère sur un ton désespéré.

Bonita claqua la porte, puis s'assit devant la table. Elle prit sa tête entre ses mains et poussa un soupir à fendre l'âme en direction de la toile cirée à fleurs rouges.

— Appelle-le, Bonita ! s'égosilla encore plusieurs fois sa mère d'une voix toujours plus faible.

Bonita feignit de ne pas l'entendre. Elle gagna l'évier et entreprit de laver des tasses.

Sur le plan de travail, une perruche jabotait à qui mieux mieux dans sa cage. Bonita frappa si fort sur les barreaux que l'oiseau pris de panique se mit à voleter et fit gicler du sable sur la vaisselle propre. Bonita saisit l'une des tasses et la lança sur la cage avec une telle violence qu'elle se brisa et qu'une pluie d'éclats de porcelaine s'abattit sur la vasque.

— C'est Assar qui est rentré, Bonita ?

La grande cuisine donnait sur le jardin et était éclairée par une haute fenêtre encadrés de fins rideaux de tulle retenus par des attaches d'un rose criard. Ces dernières n'étaient sans doute pas d'origine et on devait les avoir ajoutées afin de pouvoir écarter les voilages pour laisser entrer la lumière du jour. Cependant, les majestueux marronniers à l'extérieur l'empêchaient de pénétrer à flots dans la pièce, ce qui la rendait froide, sombre et inhospitalière.

Bonita s'avança jusqu'à la fenêtre. Au cours des dix dernières années, elle avait régulièrement observé l'équipe de nuit rendre visite à Olga Kvist depuis ce poste d'observation. La semaine précédente, les deux employées du service de soins à domicile étaient venues pour la dernière fois. Fidèle au poste, Bonita les avait vues déposer leur vélo contre la haie de troènes. À peine entrées, elles étaient ressorties. Tôt le lendemain matin, un corbillard avait fait son apparition dans la rue et deux hommes à la tenue discrète avaient porté un cercueil à l'intérieur avant d'emmener la dépouille d'Olga. Au moment de se coucher, Bonita n'avait pu s'empêcher de regretter que ce n'ait pas été sa mère. Cependant, elle savait qu'Elvy avait un cœur à toute épreuve et, lors de sa dernière visite, le docteur Koch lui avait affirmé sur un ton à la fois amical et presque embarrassé :

— C'est du bois de centenaire. Au moins.

Depuis la mort du père de Bonita, l'étage de la maison restait inoccupé, l'espace disponible au rez-de-chaussée suffisant amplement aux deux femmes. Pourtant, par moments, il ne semblait pas assez vaste pour contenir les cris et l'angoisse. En haut, rien n'avait changé. Sa chambre de jeune fille, celle de ses parents, la pièce destinée réservée à la bonne et la grande bibliothèque. Tout était intact, tels les vestiges pétrifiés de l'époque révolue où ces lieux vibraient de vie, de joie et de rire.

Bonita sortit des flacons de médicaments d'un des placards et les déposa sur la table. Elle plaça plusieurs comprimés ainsi qu'un verre de jus de fruit, une cuillère et un petit pot de confiture sur un plateau. Elle marqua un temps d'arrêt sur le seuil du séjour, prit une profonde inspiration, puis entra.

— C'est l'heure de prendre tes cachets, maman, annonça-t-elle avec une douceur exagérée.

— Que ferais-je sans toi, ma puce ? lui demanda tendrement sa mère.

Elle ne fit plus aucune allusion à Assar, comme si leur conversation précédente n'avait jamais eu lieu. Bonita déposa une gélule dans la cuillère avant d'y ajouter un peu de confiture et de la présenter à sa mère qui avala son contenu tel un oisillon recevant la becquée. Ses fins cheveux gris étaient si clairsemés qu'ils peinaient à dissimuler la peau blanchâtre de son crâne.

— Un peu d'eau ? s'enquit Bonita en lui offrant le verre. Elvy prit une gorgée mais la garda dans sa bouche, comme si elle avait peur d'avaler. Plusieurs tentatives furent nécessaires pour qu'elle parvienne à déglutir avec une grimace avant de toussoter.

— Ceux-là sont plus faciles à prendre. On dirait des bonbons, l'encouragea Bonita avec un rire forcé.

— La confiture est bonne. C'est celle que j'ai faite l'été dernier ?

Bonita ne répondit pas mais soupira si fort qu'une mèche tomba sur son front. Elle rejeta la tête en arrière pour la remettre en place. Constatant que cette manœuvre avait échoué, elle la saisit brusquement pour la plaquer derrière son oreille.

— Oui, c'était vraiment une réussite, cette confiture. Tu ne trouves pas, Bonita ? insista sa mère en l'absence de réponse.

— Nous n'avons pas fait de confiture l'été dernier, maman. Tu le sais très bien.

— Trêve de sornettes, ma puce. Tu la vois de tes propres yeux, objecta Elvy en tapotant le bocal et en lançant un regard réprobateur à sa fille.

— Nous n'avons pas fait de confiture, TU ENTENDS ? hurla Bonita. C'est écrit « Bonne maman » sur l'étiquette. « BONNE MAMAN »... tu ne vois pas ? ajouta-t-elle en collant le pot contre le visage de sa mère qui parut à la fois effrayée et perdue.

— Ah, tu as peut-être raison alors, convint Elvy, penaude, puis elle se cala de nouveau contre son oreiller et ferma les yeux.

— Pardon, maman. Repose-toi un moment pour avoir la force de boire ton café du soir. Bonita écarta le plateau, regonfla l'oreiller et caressa délicatement le front de sa mère.

Voilà, ma petite maman. Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas grave. On pourra peut-être en faire l'été prochain.

Le corps cacochyme d'Elvy Larsson faisait pitié à voir, perdu dans ce grand lit à côté duquel il y avait un fauteuil roulant et une paire de pantoufles en feutre. Après le décès de son mari, cette pièce, qui leur avait jadis servi de séjour, avait été réaménagée en chambre. Des grandes peintures à l'huile ornaient les murs et un bel ensemble fauteuils-canapé agrémenté d'une table ronde en bouleau incrustée de marqueterie occupait l'un des coins. Un imposant plafonnier en albâtre diffusait une agréable lueur dorée. Une tour haute dénotait un peu dans ce décor, mais elle se révélait utile avec ses nombreux tiroirs surmontés par une tablette où l'on pouvait disposer des photos.

Les soirs suivants, comme à son habitude, Bonita continua à observer la maison d'Olga Kvist depuis la fenêtre de sa cuisine. Les aides à domicile qu'elle avait désormais l'impression de connaître lui manquaient presque. Même si elle ne l'avait plus beaucoup vue une fois son père décédé et sa mère tombée malade, la disparition d'Olga lui laissait bien sûr également une sensation de vide. Durant l'enfance de Bonita, leurs deux familles se fréquentaient régulièrement et Doris, la fille unique des Kvist, était sa compagne de jeu. Elles avaient le même âge et étaient restées amies jusqu'à ce que Doris déménage. Ensuite, elles s'étaient perdues de vue.

Doris venait rarement rendre visite à ses parents. On racontait qu'elle avait trouvé un bon emploi de secrétaire dans une grande entreprise de Malmö et qu'elle avait épousé un enseignant. On disait aussi que ses chevilles avaient enflé et qu'elle n'avait désormais plus que mépris pour ses anciens amis. Doris et son mari n'avaient pas eu d'enfants et à la mort d'Elon, l'époux d'Olga, c'est seule qu'elle avait assisté aux funérailles de son père. Arborant une cape noire et un chapeau à large bord, elle avait traversé la nef de l'église d'un pas altier. Elle paraissait tout droit sortie d'une revue de mode. Par ailleurs, elle avait maîtrisé ses émotions pendant toute la cérémonie et Bonita s'était sentie gênée d'avoir davantage pleuré qu'elle. Lors de la réception qui avait suivi à la salle des fêtes d'Ystad, Doris lui avait demandé si elle prenait toujours soin de sa vieille mère. Quand Bonita avait répondu qu'elle avait l'intention de continuer à le faire si longtemps qu'elle en aurait la force, Doris avait poussé un tel soupir de dédain que le bord de son chapeau avait trembloté.

— Il y a des professionnels pour s'occuper de ces choses-là, avait-elle répliqué sur un ton condescendant.

Bonita se souvenait de la déception d'Elvy quand Doris n'avait pas daigné venir pas à l'enterrement d'Assar alors que les deux familles avaient été si proches. Cependant, comme elle l'avait souligné plusieurs fois, depuis que Doris avait déménagé à la ville, c'était là qu'elle estimait avoir sa place.

Bonita baissa les yeux vers ses mains. Ses ongles étaient rongés jusqu'aux cuticules et ses doigts crevassés. Elle songea à la manucure irréprochable de Doris qui avait semblé tenir le premier rôle lors des funérailles de son père. Doris avait alors posé ses mains aux longs ongles au vernis rouge écarlate sur la table et même le gâteau avait fait pâle figure en comparaison. Elle n'avait cessé de les passer dans ses cheveux et de se frotter l'arête du nez, comme si elle craignait que les hôtes ne les remarquent pas. Bonita se rappelait qu'elle avait eu honte de ses ongles rongés et endeuillés et s'était efforcée de les dissimuler sous sa serviette ou en plaçant ses mains entre ses genoux, tout en estimant que des ongles rouges étaient déplacés pour assister à l'enterrement de son père. Elle avait d'ailleurs évoqué le sujet avec Elvy à leur retour chez elles. Les conversations complices qu'elle avait avec sa mère avant que la démence grignote son cerveau et la transporte dans une autre dimension, à la fois effrayante et inaccessible à Bonita, lui manquaient. Au début, certains jours, Elvy était encore capable de s'orienter dans le temps et dans l'espace. Cependant, ces dernières années, elle paraissait avoir perdu tout ancrage dans la réalité et presque tous ses propos étaient incohérents. Bonita luttait souvent pour contrôler son irritation et ne pas céder à la rage. Les rares fois où elle n'avait pas réussi à se dominer, elle l'avait ensuite regretté et avait éprouvé un profond désespoir en voyant le regard effrayé de sa mère, surtout lorsqu'elle remontait la couverture jusqu'à sa bouche, comme pour se protéger. Un jour, en cherchant à l'empêcher de quitter son lit par la force, Bonita lui avait tordu les mains. Elvy avait hurlé de douleur et, le lendemain, des hématomes étaient visibles sur ses poignets. Ce jour-là, l'angoisse de Bonita avait formé une boule dans sa gorge. Elle avait beau eu déglutir encore et encore, rien n'y avait fait et elle avait fini par redouter de mourir étouffer. Elle s'était alors rendue à la pâtisserie afin de leur acheter une gourmandise chacune.

— Ah oui, c'est ton anniversaire aujourd'hui, Bonita... C'est normal de manger du gâteau et tout ça quand on fête ses vingt ans.

— Mes vingt ans ne remontent pas à hier, maman, avait répondu Bonita en souriant.

— Arrête tes bêtises, ma puce.

C'était précisément ça que Bonita trouvait si difficile : ne jamais savoir si sa mère plaisantait ou si elle divaguait.

Bonita se planta devant la perruche et glissa un doigt dans la cage avec précaution. L'oiseau lui donna des coups de bec et elle passa un moment à lui parler.

— Salut Nico-Cracra, lança-t-elle pour rire.

Bonita l'avait acquis après la mort de son père.

— Il faut bien que nous ayons un mâle à la maison, avait commenté sa mère d'une voix triste.

Elles n'avaient pu se mettre d'accord sur un nom approprié pour ce volatile, mais comme il produisait une quantité impressionnante de saleté, Bonita avait un jour déclaré :

— On l'appellera Nico-Cracra

C'était ainsi qu'on surnommait un homme qui habitait à l'autre bout de la rue parce que son terrain était jonché d'ordures et de bric-à-brac.

— Tu veux un peu de concombre, Nico-Cracra ? s'enquit Bonita en se dirigeant vers le réfrigérateur. Elle coupa une rondelle puis la ficha entre deux barreaux.

— Bonita ! BONITA ! Dépêche-toi ! Le taxi est là !

Bonita lâcha un soupir, s'essuya les mains sur son tablier, puis ouvrit la porte du séjour.

— Nous n'allons nulle part, maman. Absolument nulle part.

Un courant d'air fit claquer la porte derrière elle.

— Ne claque pas les portes comme ça, ma puce ! Tu vas réveiller ton père.



Nico-Cracra s'en donnait à cœur joie sur son morceau de concombre. Dehors, les insectes bourdonnaient dans les buissons à l'abandon. Des rythmes de techno s'échappaient de la radio de la maison voisine et, par la fenêtre ouverte de la *Villa Bonita*, on entendait tantôt la voix plaintive d'Elvy, tantôt celle ulcérée de Bonita et des claquements de porte qui venaient ponctuer le silence.

Bonita allait faire les courses deux à trois fois par semaine et avait investi dans un caddie à roulettes pour éviter d'avoir à porter de lourds sacs de provisions. La première fois qu'elle s'en était servi, elle avait eu l'impression d'être ridicule. Après tout, elle n'avait que 57 ans et elle associait ces accessoires à une forme de handicap. Cependant, elle avait vu aux infos que même les jeunes en utilisaient lorsqu'ils se rendaient au Danemark pour faire leur stock de bière. Avec le temps, elle s'y était habituée et ne pouvait désormais plus imaginer aller au magasin sans son assistant à roulettes. Le père de Bonita exerçait le métier d'avocat et avait toujours insisté pour que sa famille fréquente les commerces locaux. Il excluait de se rendre dans les grandes surfaces et ils avaient toujours fait leurs emplettes dans des petites boutiques qui avaient désormais baissé le rideau.

Même si son père disposait de revenus assez confortables en sus de leur propriété, la pension de veuve d'Elvy et l'indemnité de soignante que Bonita touchait ne suffisaient pas à couvrir leurs dépenses courantes. Chaque mois, il leur fallait puiser un peu dans leurs économies pour s'en sortir. Un diplôme de gestion ménagère en poche, Bonita avait travaillé quelque temps à la caserne d'Ystad en tant qu'intendante. Elle n'avait que dix-neuf ans quand sa mère était tombée malade. Comme son père avait déjà pris sa retraite, c'était lui qui avait d'abord pris soin d'Elvy. Cependant, sa santé s'était rapidement détériorée et il était décédé alors que Bonita n'avait que vingt-sept ans. Sa dernière volonté avait été qu'elle promette de s'occuper de sa mère. L'expérience professionnelle de Bonita était donc très limitée et les contacts sociaux que procure un emploi lui avaient indéniablement manqué. Les premières années après le décès de son mari, Elvy n'avait pas encore perdu la tête si bien que Bonita ne s'était pas trop souciée de son isolement dans la mesure où leurs relations étaient agréables et lui apportaient une certaine satisfaction intellectuelle. Toutefois, quand les capacités mentales d'Elvy avaient commencé à décliner, la solitude avait commencé à lui peser. Désormais, elle avait parfois l'impression que ses conversations avec sa mère se situaient au même niveau que ses échanges avec Nico-Cracra. Certes, la perruche ne pouvait pas parler, mais du moins ses yeux révélaient-ils une certaine présence.

Bonita préparait la liste des courses avec sa mère, comme elle l'avait toujours fait. Ces dernières années, elles s'approvisionnaient dans un supermarché discount qui, chaque semaine, distribuait des prospectus avec les offres du moment.

— Regarde, maman ! Des côtelettes désossées pour seulement 59 couronnes le kilo. Ce serait bien pour dimanche midi, non ?

— Tu as raison. Prends-en cinq kilos. Comme ça, on en aura pour lundi aussi.

Bonita soupira avant de poursuivre avec patience :

— Tu veux des choux de Bruxelles en accompagnement ou tu préfères d'autres légumes ?

— Ah non, pas des péteux, ma puce ! s'exclama Elvy en riant et, l'espace d'un instant, ce fut comme si une étincelle de conscience s'était rallumée dans son regard.

— D'accord, maman. On prendra quelque chose qui tape moins sur les intestins.

C'était l'un des cousins de Bonita, qui venait parfois leur rendre visite avec ses parents quand elle était petite, qui surnommait les choux de Bruxelles des « péteux » à cause des flatulences qu'ils provoquaient.

— Des petits pois-carottes, ce serait mieux, poursuivit Elvy en tripotant le prospectus de ses doigts blancs et malingres. N'oublie pas de découper les bons et d'y inscrire notre nom.

— Il n'y a pas besoin de coupon pour la viande.

— Ah, ils sont tout le temps en train de tout changer de nos jours.

Lorsque Bonita quitta la pièce, la perplexité se lisait sur son visage. Elle avait beaucoup de mal à comprendre que sa mère soit parfois tout à fait normale et qu'elle se souvienne d'événements remontant à un lointain passé alors qu'à d'autres moments, elle paraissait plongée dans un état de confusion extrême et ses propos n'avaient plus ni queue ni tête.

Les roulettes du chariot couinaient mais cela n'empêchait pas Bonita de sourire sous les rayons du soleil. De fait, la brève sortie nécessaire pour faire les courses lui apparaissait comme un véritable luxe. Pouvoir quitter la maison quelques instants constituait un soulagement, même si elle avait honte d'éprouver un tel sentiment. Sur le chemin de la supérette, elle effectua un petit détour par le parc Surbrunn. Sa mère était incapable de sortir seule de son lit si bien que rien ne pouvait lui arriver. Le jardin public était bien entretenu et Bonita prenait toujours plaisir à s'attarder quelques minutes sur l'un de ses bancs.

Dans sa jeunesse, Bonita avait participé à plusieurs fêtes d'entreprise organisées dans le pavillon et y avait dansé. Elle gardait un souvenir particulièrement vif de l'une d'elles à laquelle elle s'était rendue avec Doris. Bonita et son amie avaient dix-huit ans et s'étaient donné rendez-vous chez Doris dont les parents étaient absents. Doris s'était crêpé les cheveux de telle sorte qu'ils formaient une auréole autour de son visage. Elle avait remonté ceux de Bonita en chignon et y avait intégré des espèces de mèches. Bonita s'était montrée réticente quand son amie avait insisté pour lui mettre du rouge à lèvres et de l'ombre à paupière bleue. En guise de touche finale, Doris l'avait copieusement aspergée de Chanel N°5. Certes, ce parfum sentait bon, mais Bonita avait éprouvé une légère gêne. Elle s'était d'ailleurs trouvée si belle qu'elle avait eu du mal à cesser de s'admirer dans le miroir. Une fois prêtes, les deux complices étaient sorties dans le jardin où Doris avait pêché un bel étui à cigarettes doré dans son sac.

— Prends une clope, Bonita ! avait-elle lancé en allumant la sienne avec une allumette issue d'une boîte décorée d'un motif étranger.

— Non merci. Je ne fume pas.

— Moi non plus, mais bon, une fois de temps en temps. Allez, Bonita.

Non sans hésitation, elle avait pris une cigarette que Doris lui avait allumée. Elle s'était immédiatement mise à tousser, ce qui avait provoqué l'hilarité de Doris.

— On s'habitue. Comme pour tout. C'est pareil avec les hommes.

Doris était assurément plus habituée à sortir que Bonita qui, les yeux écarquillés, avait écouté le récit de ses divers exploits. Bonita avait toujours placé son amie sur un piédestal, comme si elle venait d'une autre planète. Elle n'avait donc pas été étonnée quand Doris était partie à Malmö, car Ystad semblait vraiment trop petite pour elle.

À cette fête, Doris s'était montrée offensive. Si on ne l'invitait pas à danser, elle prenait les devants pour se trouver un cavalier, ce qui épatait Bonita. Au fil de la soirée, le chignon de Bonita s'était affaissé et elle avait commencé à s'inquiéter de la possibilité que ses parents remarquent le rouge-à-lèvres et le parfum. Elle n'osait même pas penser à l'odeur de tabac. Cependant, on l'avait invitée à danser deux ou trois fois et elle était donc ravie de sa soirée. Lorsque l'orchestre avait entamé le dernier morceau, Doris avait invité un garçon, puis ils s'étaient éclipsés. Bonita s'était retrouvée seule, avec son chignon et son Chanel N°5 qu'elle ne remarquait plus. Elle n'en menait pas large en rentrant chez elle. À peine sortie du parc, elle avait essuyé le reste de rouge à lèvres et d'ombre à paupière sur son mouchoir de communicante qu'elle avait dans la poche de sa belle robe d'été. Arrivée devant sa maison, elle avait marqué un arrêt dans le potager pour manger un peu de ciboulette, histoire masquer l'éventuelle odeur résiduelle de la cigarette fumée plus tôt. Cette précaution s'était révélée inutile, car ses parents dormaient. Bonita s'était couchée le sourire aux lèvres et rêvant d'être aussi sûre d'elle que Doris.

Bonita se mit à rire et quitta le banc. Depuis le décès d'Olga, Doris s'imposait de plus en plus souvent à ses pensées. Ces souvenirs occupèrent encore son esprit sur la dernière portion de chemin et, soudain, sans qu'elle sache vraiment comment elle était arrivée là, elle se trouvait devant les portes du magasin.

Elle replia son caddie et le glissa sous le chariot. Une agréable tiédeur régnait dans les allées qu'elle parcourut distraitement, regardant les rayons sans but précis et saisissant des articles au hasard.

À l'époque où elle était intendante à la caserne, la responsabilité de l'ensemble des approvisionnements lui incombait. Elle s'acquittait de cette tâche avec une assurance qu'elle aurait aimé posséder dans sa vie privée aussi. Désormais, les commerces regorgeaient de produits bizarres qu'elle n'avait jamais utilisés : des assaisonnements sophistiqués, des épices exotiques, des pâtes de formes diverses et autres. Un jour, dans un magazine, elle avait lu une recette qui lui avait paru appétissante, mais la liste des ingrédients l'avait laissée dubitative, car elle n'en avait jamais entendu parler. Pour plus de sécurité, elle avait préféré s'en tenir à ses plats habituels. Bonita ne s'écartait jamais de sa liste, se contentant de jeter un coup d'œil aux marchandises qui l'intriguaient. Une fois ses courses finies, Bonita plaça ses emplettes sur le convoyeur en prenant soin de placer les étiquettes dans le bon sens, comme l'indiquaient les

affiches. Au moment de payer, elle sourit à la caissière, rangea ses articles dans son caddie, puis s'éloigna dans un couinement de roulettes. Alors qu'elle approchait de la maison, elle s'admonesta à voix haute :

— Les pouces, Bonita !

C'est ce que son père ne cessait de lui répéter, car dès qu'elle était inquiète ou tendue, elle enfonçait ses pouces dans ses paumes.

Elle s'était à peine engagée dans leur rue qu'elle entendait déjà les appels désespérés de sa mère :

— Bonita, où es-tu ? BONITA ! Dépêche-toi !

Elle serra encore davantage les poings et parcourut les derniers mètres d'un pas de condamné.

Le lendemain, la nécrologie d'Olga Kvist figurait dans le journal. Bonita le lut plusieurs fois avant d'aller rejoindre sa mère.

— Le faire-part de décès d'Olga a été publié dans le journal, maman. Les funérailles auront lieu le 30.

— Ils organisent vraiment des fêtes à tout bout de champ. Je ne sais pas où ils trouvent l'argent. Tu crois que je devrais mettre ma robe à fleurs verte ?

— Ce n'est pas une fête, maman. C'est un enterrement. Olga est morte.

— Je vois. Olga ne sera pas là alors. Et Elon et Doris, ils viennent ?

— Elon et Olga sont tous les deux décédés, maman, mais Doris viendra peut-être.

Bonita lui lut l'annonce à voix haute :

— « Olga Kvist, ma chère mère, nous a quittés. J'en garderai un souvenir éternellement reconnaissant. Née le 17 janvier 1911, décédée le 17 juillet 2005. Doris ». Ces mots étaient suivis d'un vers alambiqué dont la signification paraissait tout sauf évidente. C'était tout Doris. Il fallait toujours qu'elle se fasse remarquer en faisant les choses différemment. Pourquoi ne pas utiliser l'un des magnifiques versets de circonstance ? Bonita

essuya les larmes qui coulaient sur ses joues. « Les funérailles se dérouleront à l'église Sainte-Marie d'Ystad, le samedi 30 juillet, à 14 h 00. La cérémonie sera suivie d'une réception du souvenir au local Sirius. »

Sa mère ne posa pas de questions mais se mit à triturer la dentelle de son drap. Quand Bonita regagna la cuisine, elle regarda vers la maison des parents de Doris. Allait-elle être mise en vente ? À moins que Doris ne revienne vivre à Ystad ou qu'elle s'en serve uniquement comme résidence d'été. Non, c'était peu probable. Bon, on verrait bien. Bonita s'installa à la table et examina de nouveau le faire-part. Une seule personne en deuil : une fille. Soudain, une pensée lui traversa l'esprit : ce serait la même chose lorsqu'Elvy décéderait et aucune progéniture n'assurerait l'avenir de leur lignée. Elle disparaîtrait purement et simplement de la surface de la terre, sans laisser de trace. Bonita songea à Nisse, son cousin. Un jour, alors qu'il était encore petit, ses parents lui avaient expliqué qu'un membre de leur famille était mort, il s'était contenté de froncer les sourcils et de demander :

— Ah bon. On lui a tiré dessus ou alors elle a juste fait pschitt comme ça ?

Et il avait écarté les bras. Bonita sourit. Les enfants disent les choses comme ils les pensent. Rien ne leur semble étrange et ils acceptent la brutalité de la réalité.

*Et lorsque ce sera mon tour, aucun nom n'apparaîtra dans le faire-part, pensa-t-elle en frissonnant. Sauf celui de Nico-Cracra peut-être, songea-t-elle, ne sachant plus si elle devait rire ou pleurer. Mais qui se chargerait de le publier ? Elle eut soudain peur. Quand la pension de sa mère disparaîtrait en même temps qu'elle, Bonita n'aurait plus de moyens de subsistance. Qu'advierait-il d'elle ? Elle n'aurait peut-être pas d'autre choix que de faire appel aux services sociaux. Cette perspective l'effrayait même si, tout au fond d'elle-même, une voix rassurante l'encourageait à ne pas perdre espoir. Une personne qui lui assurait que des surprises l'attendaient. Certes, toute sa vie n'avait été qu'une attente sans fin mais qui savait ? Bonita baissa les mains les yeux vers ses mains nouées et se gronda à voix haute :*

— Les pouces, Bonita ! Les pouces !

La nef de l'église était sombre et fraîche. Le cercueil joliment décoré était entouré de cierges fichés sur des grands candélabres. Leur flamme tremblotante illuminait un espace autour de la bière. *On dirait un décor de théâtre*, se dit Bonita. *Ultime représentation aujourd'hui*, lui passa-t-il à l'esprit et elle en eut honte. Elle avait toujours fonctionné ainsi : lorsqu'elle cherchait à retenir ses larmes, elle se forçait à penser à quelque chose d'idiot ou d'absurde.

Seuls les deux premiers bancs étaient occupés. Pour autant que Bonita le sache, Doris n'avait plus de famille si bien que les personnes présentes devaient être des vieilles connaissances d'Ystad. Elles semblaient d'ailleurs toutes âgées et dans un état de décrépitude plus ou moins avancé. Bonita songea même que cela ne valait pas vraiment la peine qu'elles rentrent chez elles après la cérémonie, tant elles paraissaient mûres pour suivre le même chemin qu'Olga d'un instant à l'autre.

Elle s'assit à part, au bord du banc du troisième rang, afin de pouvoir placer le fauteuil roulant de sa mère à côté d'elle, dans l'allée. Bonita reconnut certains de leurs voisins et leur adressa un sourire grave tout en inclinant la tête.

Alors que les orgues venaient de se mettre à jouer et que le pasteur avait adopté une attitude recueillie, les yeux baissés vers le sol, devant l'autel, Doris fit son entrée et traversa la nef en hâte, le bruit de ses talons hauts claquant sur le dallage résonnant dans l'édifice. Elle s'installa tout devant, le visage impassible, et n'accorda pas un seul regard à l'assemblée. Le pasteur officia avec la solennité qui s'imposait mais peut-être durant l'hymne inaugural avait-il réfléchi à ce qu'il allait acheter pour son repas du soir. Bonita devina qu'on ne pouvait sans doute pas s'impliquer émotionnellement dans le trépas de vieilles personnes inconnues.

— Qui est-ce ? demanda Elvy à voix haute en désignant l'ecclésiastique.

— Chut, maman.

— J'ai l'impression que je le connais, reprit sa mère sur un ton encore plus strident.



Bonita lança un regard courroucé à Elvy qui commença à faire rouler la courroie de son fauteuil.

Après l'homélie, le pasteur passa la parole à Doris et invita les membres de l'assistance qui le souhaitaient à participer à la réception du souvenir au local Sirius. Lorsque Bonita se leva et saisit les poignées du fauteuil, la voix aiguë d'Elvy se fit de nouveau entendre :

— Personne ne va jouer d'accordéon, Bonita ? Je n'ai pas aimé les chansons. Elles étaient tristes. Un petit air d'accordéon aurait égayé l'atmosphère.

Bonita s'empressa de la pousser à l'extérieur où la chaleur et la lumière du jour les assaillirent. Le bâtiment à colombages face à l'église étincelait sous les rayons du soleil et les jardinières ornant leurs balcons débordaient de fleurs estivales. Comme il faisait beau, Bonita n'avait pas réservé de transport et se dirigea tranquillement à pied vers le local Sirius. Les miroirs de surveillance installés derrière les vitres des maisons à colombages espionnaient les passants et Bonita voyait parfois des rideaux osciller. Dans sa jeunesse, elle adressait souvent des signes dans leur direction, ce qui lui procurait l'impression d'être une rebelle.

Ce n'est qu'une fois dans la salle que Bonita eut la possibilité d'observer Doris de plus près. Elle portait une longue robe noire froissée et des escarpins beiges ouverts sur le devant. De longues boucles d'oreilles argentées pendaient de ses lobes et ses lèvres brillaient d'un rouge aussi écarlate qu'un panneau stop. Elle accueillait les hôtes avec politesse et se baissa pour gentiment saluer Elvy qui n'émit pas le moindre son.

Bonita avait eu l'intention de demander à Doris ce qu'elle comptait faire de la propriété mais d'autres personnes requéraient son attention et elle dut y renoncer.

On avait dressé de belles tables ornées de fleurs et de bougies dans le hall. Les serviettes étaient de la même nuance de rose que les bouquets et lorsque tout le monde fut assis, du personnel apporta de grands plats chargés de tranches de viande de porc, de petits pois et d'asperges. En accompagnement, on leur servit des pommes de terre nouvelles et une sauce froide particulièrement roborative. Par ailleurs, on leur offrit le choix entre du vin blanc, de la bière ou de l'eau, comme boisson.

Une fois leurs assiettes remplies, Bonita coinça sa serviette dans le col d'Elvy et entreprit de la nourrir. Sa mère avait à peine avalé qu'elle ouvrait déjà de nouveau la bouche

et Bonita n'avait que rarement la possibilité de manger un peu elle-même. Personne ne pipait mot, mais tous dévoraient à belles dents et paraissaient satisfaits. De plus, chacun hocha la tête avec approbation quand on leur présenta les plats une seconde fois.

— Il y aura du gâteau aussi ? s'enquit sa mère avant même d'avoir avalé son dernier morceau de porc. Elle avait de la sauce sur le menton et des bouts de viande sur les genoux. Bonita se dépêcha de finir son assiette. Lorsqu'elle se tourna vers Elvy, celle-ci dormait profondément, la tête calée contre le dossier de son fauteuil.

Bonita ne la réveilla pas quand on leur apporta le dessert et le café, et savoura le fait de pouvoir les déguster en paix. Les hôtes continuèrent à s'empiffrer en silence. Bonita eut d'ailleurs l'impression de participer à des espèces d'agapes primitives. Lorsque le pasteur prit la parole pour prononcer un beau discours en mémoire d'Olga Kvist, Elvy émergea de son sommeil et Bonita s'empressa de lui fourrer une cuillerée de gâteau dans la bouche. Doris avait tout délégué au prêtre qui conclut en remerciant ceux qui s'étaient déplacés. Tous rentrèrent ensuite chez eux, repus et contents. Personne n'avait pleuré, ce qui attrista profondément Bonita qui estimait que les larmes étaient de rigueur aux enterrements. De surcroît, Olga était une personne affable qui méritait qu'on la pleure. Enfin, peut-être les autres membres de l'assemblée s'étaient-ils, comme elle, forcés à penser à des choses absurdes pour contenir leurs émotions. Cette hypothèse lui apportait un relatif soulagement. Bonita n'avait pas eu l'occasion de parler à Doris qui était restée seule et silencieuse pendant presque toute la célébration. Quand les hôtes se retirèrent, elle se tenait à la porte pour leur serrer la main.

— Merci, déclara Bonita.

— À bientôt, Nitan, répondit Doris en souriant. À cet instant, Bonita ne vit plus ni le rouge à lèvres écarlate ni la robe froissée. Une vague de chaleur l'envahit et, bizarrement, son sentiment de solitude se dissipa.

— Davans cavas, avon paveut pavaravlaver javavavanavais, dit Bonita sans comprendre elle-même comment elle se souvenait de ce langage.

— Avoui, avon paveut, répondit Doris en pouffant.

— Qu'est-ce que vous racontez ? s'enquit Elvy.

Bonita adressa un signe de la main à Doris, puis traversa la ville en poussant le fauteuil de sa mère. Il semblait soudain avancer de lui-même, comme s'il avait été aussi léger que son caddie.

Doris la surnommait Nitán quand elle était jeune et le fait que son ancienne amie ne l'ait pas oublié la rendait à la fois fière et heureuse. Ce diminutif lui avait rappelé tant de bons souvenirs que c'était probablement pour ça que leur langage secret, le javanais, lui était spontanément monté aux lèvres. Sa phrase n'était sans doute pas correcte, mais cela n'avait pas empêché Doris de la comprendre et de lui faire une réponse du même tonneau. Bonita chercha à se remémorer les règles de construction du javanais. À moins que sa mémoire ne la trompe, on insérait la syllabe « av » après chaque consonne suivie d'une voyelle et avant les voyelles initiales.

Il tombait une fine ondée et Bonita tourna le visage vers le ciel pour la laisser brumiser sa peau. Au contact du bitume, les gouttes froides rendaient l'air lourd et étouffant. Un arc-en-ciel se formait à l'ouest et Bonita se surprit à rêver de le traverser comme un portail afin de découvrir un univers inconnu et passionnant de l'autre côté.

Elle ouvrit la grille du jardin et dit en souriant à sa mère :

— Avon raventavraver, mavamavan.

Après avoir couché sa mère, Bonita monta à l'étage, ce qu'en temps normal, elle ne faisait que lorsqu'elle était obligée d'aller y chercher quelque chose. Comme tout ce dont elles avaient besoin se trouvait au rez-de-chaussée, cela se produisait de moins en moins souvent. Cependant, son échange avec Doris semblait avoir ouvert les portes du passé. Bonita se disait qu'on ne pouvait pas diviser sa vie ainsi, entre maintenant et jadis, et que, d'une manière ou d'une autre, il fallait établir des liens entre les différentes périodes ou, du moins, entre le passé et le présent, puisque le futur demeurait inconnu. C'est donc d'un pas résolu qu'elle gravit l'escalier.

Elle avait presque l'impression de visiter la maison pour la première fois et s'attarda longuement dans chacune des pièces.

La décoration de la chambre de ses parents était sobre. Le large lit double trônait au centre de la pièce. Ses montants étaient beiges avec un liseré doré dans la partie supérieure.

Sur la courtepointe en brocart de soie quatre coussins décoratifs étaient disposés avec goût près de la tête de lit. Deux petites lampes à l'abat-jour en tissu plissé étaient posées sur les chevets assortis. Un réveil se trouvait également sur l'un d'eux. Par ailleurs, un livre à moitié lu était resté ouvert si bien qu'on aurait cru que quelqu'un venait de quitter les lieux alors que Bonita n'en avait plus franchi le seuil depuis presque un an. Près de l'imposante fenêtre était placée une toilette surmontée d'un grand miroir ovale flanqué de deux appliques murales. Une multitude de colliers scintillants étaient accrochées à leur tige en laiton. Ce meuble avait été un objet de fascination pour Bonita durant toute son enfance. Elle pouvait passer des heures à s'admirer dans la glace, à se brosser les cheveux ou à farfouiller parmi les bijoux dans les coffrets. Sous le plateau de verre qui protégeait le bois, il y avait un napperon brodé et, au-dessus, un flacon de parfum dont la poire en caoutchouc était recouverte d'une pièce de dentelle. Un miroir portatif aux bords dorés et au dos en bakélite ajouré accompagné d'une brosse du même design venaient compléter l'ensemble. En outre, trois petits écrins aux couvercles également dorés étaient blottis les uns contre les autres. Enfin, deux tapis beiges à longues franges paraissaient un peu perdus au milieu du vaste plancher ciré.

Débouchant sur le palier, un couloir desservait la chambre destinée à une bonne, celle que Bonita avait occupée et, au fond, après une arche, la bibliothèque où les rayonnages s'élevaient du sol au plafond telles des marches colorées. Deux confortables fauteuils en cuir, chacun doté d'un pouf, étaient installés l'un à côté de l'autre. Une lampe de lecture moderne avec deux bras articulés dirigés vers les sièges ainsi qu'un immense authentique tapis persan bordeaux contribuaient à donner un cachet supplémentaire aux lieux. Plus loin, trônait une table de billard protégée par un drap. Les pampilles du lustre étaient, elles aussi, recouvertes d'un tissu protecteur qui laissait néanmoins deviner ses prismes de verre à travers ses interstices.

Bonita regagna la chambre de ses parents où elle s'assit devant la toilette pour s'observer dans le miroir. L'été avait beau être déjà bien avancé, sa peau demeurait blanche et un réseau de rides autour de sa bouche lui conférait une expression sévère, voire aigrie. Ses cheveux étaient ternes et ses tempes argentées. Elle avait attaché sa frange sur le côté avec une pince. Elle la retira et entreprit de les brosser, puis elle secoua la tête pour que sa chevelure s'étale en un halo. Elle lança alors un regard approbateur à son reflet, redressa le cou et, sans remettre la pince, se dirigea vers l'escalier d'un pas léger.

— Oui, je vais expédier les vingt, répondit Doris en poussant un soupir. Non, je ne vais pas... Mais vous allez me laisser en placer une ou quoi ? D'accord... Et quand pourrais-je prélever mon salaire ? Non, il n'y a pas assez d'argent sur le compte... C'est bon.

Elle raccrocha et se leva de son siège de bureau.

La lumière blafarde de cette fin d'été filtrait à travers les persiennes dans le grand séjour de son pavillon dans la banlieue de Malmö. Il s'agissait d'une construction des années 70, identique à toutes les autres maisons du quartier. Le jardin était bien entretenu mais manquait de fleurs. Les hauts sapins rendaient le terrain sombre et lui conférait un caractère rigide. Son ex-mari avait quitté le foyer au moment de leur séparation. Son mariage avec Åke avait duré presque vingt ans, mais cela avait été une union sans amour qui était, de surcroît, restée sans enfants. Doris trouvait parfois étrange de n'en garder presque aucun souvenir, comme si rien ne lui avait paru digne d'être conservé. Si, une chose lui restait en mémoire : la voix perpétuellement irritée de son ex. « Ne te mêle pas de ça. » « Arrête de poser des questions. » « Ce n'est pas la peine d'en parler. »

Pour elle, il n'y avait rien de bizarre à ce qu'elle lui demande pourquoi il partait en vacances seul ou l'endroit où il se trouvait quand il s'absentait pour un week-end sans prévenir. De son côté, elle lui racontait tout et l'informait de ses faits et gestes dans les moindres détails.

« Ton emploi du temps ne m'intéresse pas », lui rétorquait-il toujours.

Doris travaillait pour Ejlertssons, une vieille entreprise familiale qui assurait la comptabilité et d'autres tâches administratives pour diverses sociétés. Les méthodes de ses employeurs étaient on ne peut plus traditionnelles et les membres de la famille déambulaient dans les vieux locaux telles des spectres appartenant à une époque révolue. Jamais un sourire ni une parole d'encouragement. Les employés prenaient leurs repas tous ensemble dans une kitchenette, chacun apportant sa gamelle. Pour le café de l'après-midi, il y avait toujours un morceau de cake et des petits gâteaux dans une corbeille au fond tapissé d'un tissu à carreaux.

C'était l'un des membres de la famille qui se chargeait de les acheter et ces pauses comptaient parmi les expériences les plus pénibles de Doris. On mâchait avec componction, dans un silence si complet que la moindre déglutition s'entendait. Parfois, lorsque Doris avalait une bouchée, elle avait l'impression de faire autant de bruit qu'une chasse d'eau. Ensuite, chacun devait payer sa part. Cinq couronnes pour la pâtisserie et trois pour le café. Si on était à court de monnaie, on inscrivait sa dette sur un morceau de papier pour s'en acquitter le lendemain. Cela faisait à présent presque deux ans que le nouveau directeur, le fils, avait pris les rênes de l'entreprise. Il avait fait installer des ordinateurs pour tous les membres du personnel et les anciens bureaux en acajou avaient cédé la place à des modèles ergonomiques plus modernes en chêne clair. Doris n'avait aucune notion d'informatique mais l'entreprise n'était pas disposée à investir dans sa formation. Elle avait rencontré des difficultés croissantes pour effectuer son travail et, lors d'une réunion de direction où elle officiait en tant que secrétaire, Patrick, le nouveau PDG, avait expliqué qu'ils n'avaient plus de missions à lui confier avant de déclarer sur un ton solennel qu'en conséquence, elle était licenciée. Elle n'oublierait jamais l'instant où elle s'était forcée à consigner la décision dans le procès-verbal :

« §8. Doris Strand est licenciée à compter du trente du mois pour cause d'absence de missions à lui confier. En raison de son ancienneté, son préavis est d'un an. »

Elle se souvenait également qu'elle avait ensuite dû taper le document au propre sur son nouvel ordinateur. L'un des délégués du personnel lui avait gentiment appris à allumer et éteindre la machine ainsi qu'à enregistrer un fichier. Cependant, des signes cabalistiques surgissaient parfois sur son écran. Son licenciement était inattendu mais, en même temps, elle éprouva un certain soulagement à la perspective de quitter cette entreprise. Elle s'était séparée l'année précédente et fut également heureuse de ne pas avoir à l'annoncer à Åke qui se serait sans doute contenté de répliquer quelque chose du style :

« Tu n'es qu'une bonne-à-rien de toute façon, Doris. »

Le jour où il avait demandé le divorce, il était rentré comme d'habitude, avait déclaré de but en blanc qu'il voulait mettre un terme à leur mariage, puis s'était affalé devant la télé sans un mot d'explication.

Lorsque Doris l'avait suivi et lui avait demandé pourquoi, il lui avait, comme à son habitude, reproché de poser trop de questions.

Ces paroles lui avaient fait l'effet d'un coup de poing en plein visage, ébranlant tous ses nerfs sous sa peau, et elle éprouvait encore un certain malaise à ne pas connaître la raison de sa décision. Elle qui avait toujours...

*Mais bon, il n'a jamais réussi à saper ma force et mon courage,* pensa-t-elle en souriant. Elle lui avait tenu tête, se refusant à tout accepter, et il avait manifestement été contrarié qu'elle ne lui montre pas quand il la blessait. Elle lâcha un gloussement. Un jour, il lui avait lancé :

« Tu n'as même pas été fichue de me faire un enfant. »

Elle avait rétorqué :

« J'en aurais certainement été capable, si j'avais décidé d'arrêter la pilule. »

Il en était resté pantois et, pour la première fois depuis longtemps, avait cherché à discuter pour obtenir une explication.

« Mais, mais, je croyais qu'on essayait... ce n'était pas le cas, Doris ? » avait-il bégayé, aussi penaud qu'un petit garçon terrorisé.

« Non », avait-elle répliqué. « Les gens comme toi, il vaut mieux que ça évite de se reproduire. »

Il était devenu livide et avait tenté de dire quelque chose mais seul une espèce de chuintement s'était échappée de sa gorge. Doris avait redressé la tête, puis s'était retirée dans la chambre d'amis d'un pas altier. Là, les larmes s'étaient mises à couler à flots. Non seulement elle lui avait menti, mais elle l'avait blessé, vraiment blessé. Toutefois, ce n'était pas pour ça qu'elle pleurait. Au contraire, pour la première fois, elle avait eu le sentiment de lui avoir rendu la monnaie de sa pièce et au centuple. Non, ses larmes étaient pour l'enfant qu'elle n'avait jamais mis au monde mais qu'elle avait tant désiré.

Enfin, les choses étaient ce qu'elles étaient. De toute façon, il était trop tard maintenant. Comme dans bien d'autres domaines, d'ailleurs. Elle aurait dû rendre visite à ses parents plus souvent, surtout à sa mère qui avait passé les dernières années de sa vie seule, après le décès de son père. Åke n'avait jamais montré aucun enthousiasme pour rendre visite à ses beaux-parents, mais cela n'était pas une excuse. Doris aurait dû insister ou le faire sans lui. Les remords l'avaient taraudé lors de l'enterrement de sa mère. Elle avait toujours eu une

bonne relation avec ses parents, alors elle ignorait comment les choses avaient pu tourner ainsi. Elle songea à Bonita qui prenait soin d'Elvy avec une telle patience. Son amie d'enfance avait quasiment tiré un trait sur sa propre existence pour respecter la dernière volonté de son père. Et le javanais... Doris pouffa. Elles s'étaient bien amusées au cours de leur jeunesse et Bonita lui avait souvent manqué au fil des ans. Toutefois, par fierté, elle avait voulu donner l'illusion que tout allait bien pour elle et qu'elle n'avait plus besoin de ses anciennes connaissances.

Doris gagna son bureau et saisit la liasse d'enveloppes qu'elle devait expédier. Elle y apposa les étiquettes d'affranchissement, forma une pile régulière et l'entoura d'un élastique. Elle alla ensuite ouvrir une des portes de la bibliothèque et en sortit un album photo. Elle le feuilleta jusqu'à la page où se trouvait un cliché la représentant avec Bonita, assises dans le jardin.

— Avon vava paveut-avêtrave save ravetravouvaver, Bavonavitava, dit-elle à voix haute.

Les derniers rayons du soleil jouaient entre les murs, y projetant les ombres des figurines en porcelaine danoises sur l'appui de la fenêtre avant de disparaître, tel un accord qui s'éteint.



Bengt Jarl et Kent Ohlin étaient affalés dans le canapé en cuir noir de leur bureau situé dans un deux-pièces au quatrième étage d'un immeuble du quartier d'Angered, dans la banlieue de Göteborg. Aucune plaque n'indiquait la présence du siège social d'une entreprise dans cet appartement.

— Il faut qu'on transfère l'argent sur le compte aujourd'hui sinon elle va commencer à se poser des questions... ou, encore pire, à faire des recherches, déclara Kent, un grand type maigrichon au pantalon trop court.

— Mais non, y a pas le feu, objecta Bengt, un homme bouffi au teint blafard et aux yeux cernés. Lorsqu'on le voyait à côté de Kent, on avait l'impression que c'était lui qui mangeait double ration et privait son comparse de nourriture. Une bonne femme quinquagénaire, tu parles de l'étoffe d'une détective, se moqua-t-il.

— Il ne faut jamais sous-estimer les femmes, Bengt. On peut être débrouillard sans avoir un QI hors norme.

— Fais-toi pas de bile. On est blindés. Et puis, t'es pas franchement un expert de la gent féminine, si ? le taquina Bengt avant de partir d'un rire grossier. Enfin, pas sur le plan intime, ajouta-t-il.

— Je ne vois pas en quoi mon orientation sexuelle devrait soudain t'intéresser. À moins que tu te poses des questions sur la tienne...

— Aucun risque ! s'exclama Bengt en frissonnant, puis il se servit du café dans une tasse à fleurs.

Kent s'alluma une cigarette et tira tant dessus que son visage déjà émacié parut disparaître complètement.

Bengt alla ouvrir la fenêtre, toussa avec ostentation et déboutonna le haut de sa chemise. Des petites gouttes de sueur étaient visibles sur la peau blême et brillante de son torse.

— On devrait peut-être nous agrandir et nous implanter dans d'autres villes.

— Mais putain, Bengt, tu tiens vraiment à nous compliquer la vie encore plus ?

— Et qui est-ce qui a tout le temps la folie des grandeurs ? Pas moi, en tout cas !

— Non, c'est sûr qu'on peut pas t'accuser de faire preuve d'esprit d'entreprise !

— Bon, on va continuer longtemps à se crêper le chignon comme des gonzesses ou on s'occupe de notre business ?

— Toutes les piaules sont louées alors y a peut-être pas urgence à se lancer dans un plan marketing, si ? De toute façon, notre petite dame se charge des réservations et des factures, et nous, on n'a qu'à gérer les encaissements, poursuivit Kent en l'absence de réponse.

— J'espère que t'as bien calculé ton coup, Kent, sinon tu peux commencer à coudre ta tenue de prisonnier.

— Bah voilà, faut toujours que t'exagères ! Et puis, pour ma taille, ils doivent avoir du prêt-à-porter, plaisanta Kent en étirant son grand corps malingre. Pour toi, par contre, je te garantis que ça va être plus compliqué. Beaucoup plus compliqué.

— En parlant de garantir, tu m'avais pas juré sur tes grands dieux que t'allais essayer d'obtenir un sursis pour le paiement du loyer ce mois-ci ? Au moins avec certains des proprios.

Pour toute réponse, Kent émit un grognement incompréhensible tout en fouillant avec irritation parmi les nombreux documents éparpillés sur son bureau.

L'appartement était froid et impersonnel. Seuls quelques posters représentant des fleurs égayaient les murs par ailleurs vides. Un canapé en cuir, une vieille table basse couverte de brûlures de cigarette et de traces de verre, un bureau, un ordinateur et deux chaises rustiques en constituaient tout l'ameublement. La fumée de cigarette n'en avait que davantage d'espace à remplir. Les fenêtres étaient dénuées de rideaux et aucune plante verte

n'agrémentait leur appui. Dehors, on apercevait des enfants en train de jouer et un vieil homme qui promenait son chien. Cependant, la vitre était si sale qu'elle semblait former un mur opaque abritant l'entreprise et les deux acolytes de la réalité.

À la *Villa Bonita*, en revanche, la réalité devenait de plus en plus pesante. Alors qu'Elvy requérait toujours davantage de soins, Bonita s'interdisait même d'envisager de la placer. Le décès de sa mère lui apparaissait comme la seule libération possible et, malgré tout, cette perspective l'effrayait encore plus que son pénible quotidien.

Bonita observait souvent la maison des parents de Doris depuis la fenêtre de sa cuisine. La végétation commençait à envahir le jardin et son espoir de voir son amie revenir à Ystad s'amenuisait. Ses brèves sorties pour faire les courses étaient désormais son seul contact avec le monde extérieur. Par ailleurs, elles ne lui offraient même plus quelques instants de répit, car sa mère ne cessait de la réclamer et elle avait l'impression de pouvoir entendre ses cris depuis la rue alors qu'elle avait pris l'habitude de fermer les fenêtres pour éviter que les gens ne s'alertent. Bonita, elle, continuait à les percevoir. Ils résonnaient en permanence dans sa tête, tel un disque rayé.

« BONITA ! Bonita, où es-tu ? Dépêche-toi de venir... »

Lors de leur dernière visite au centre médical, le docteur Koch lui avait indiqué que la capacité pulmonaire d'Elvy diminuait. Elle courait à tout moment le risque de déclencher une pneumonie dans la mesure où elle n'avait plus assez de force pour évacuer ses propres sécrétions en toussant.

Quand le médecin l'en avait avertie, Bonita avait eu l'impression de se trouver au bord d'un précipice, sans aucune rambarde pour l'empêcher de tomber, ni repère pour trouver des appuis fermes. C'est toute sa vie qui lui avait semblé tanguer. L'été tirait à sa fin et la respiration d'Elvy paraissait aussi ténue que la dernière brise de la belle saison, au point que Bonita se demandait parfois qui s'éteindrait en premier.

Bientôt, l'été céda réellement la place à l'automne et Elvy continua à haleter dans le lit médicalisé que la commune lui avait fourni pour soulager un peu Bonita. Désormais, Elvy n'avait quasiment plus la force d'appeler. Souvent, seul son regard implorant suivait Bonita. Parfois, on y discernait une lueur de panique. Bonita avait l'impression que ces yeux la

pourchassaient jusque dans la cuisine et la chambre qu'elle s'était aménagée à côté du séjour pour rester au plus près de sa mère. Bref, ces yeux ne la quittaient jamais. Bonita en venait à ne plus pouvoir déterminer ce qui était pire : les cris stridents ou ce regard désespéré. Tout ce qu'elle savait, c'était que la combinaison des deux avait miné son univers et l'avait rendu invivable. Pourtant, elle aimait sa mère ou, du moins, ce qui a une époque avait été Elvy Larsson et dont il ne restait à présent plus qu'un corps et encore, à peine.

Bonita ne pouvait même plus regarder la télé pour se changer les idées. De fait, on aurait dit que les yeux de sa mère restaient rivés sur elle au lieu de suivre ce qui se passait à l'écran. Un soir, la voix d'Elvy avait été plus distincte et elle avait réussi à articuler plusieurs phrases. L'air automnal moins étouffant semblait mieux lui convenir. Elle s'était également mise à cogner contre les montants de son lit pour attirer l'attention.

— Nous sommes en guerre, Bonita ?

— Ce n'est qu'un film, maman.

— Tu n'entends pas les coups de feu, ma puce ? avait-elle insisté en tapant sur son chevet, renversant son verre d'eau au passage.

Bonita avait enfoncé ses pouces dans ses paumes et fermé ses yeux de toutes ses forces.

— Aïe, aïe, aïe.

La faible voix de sa mère l'avait forcée à remonter à la surface et lorsqu'elle avait tourné le regard vers son lit, elle avait constaté qu'Elvy cherchait à s'en extirper. Elle s'était précipitée pour l'en empêcher.

— Reste tranquille, maman !

— Comment peux-tu me dire une chose pareille alors que la guerre a éclaté ? Aide-moi à gagner l'abri, Bonita. Ses doigts noueux s'enfonçaient dans la couverture. Aide-moi à me lever !

— Recouche-toi ! avait hurlé Bonita avant d'aller éteindre la télé.

— Ce n'est peut-être qu'un exercice, Bonita. Tu ne crois pas ?

Bonita s'était laissé surprendre quand Elvy l'avait violemment pincée et elle avait eu le plus grand mal à lui faire lâcher prise. Elle avait ensuite dû employer la contrainte pour la repousser dans son lit avant de remonter la barrière de protection.

— Arrête de me regarder comme ça... ARRÊTE, MAMAN !

Elvy avait paru malheureuse. Elle avait remonté la couverture jusqu'à son menton et fermé les paupières. Bonita s'était réfugiée dans la cuisine où elle s'était installée à la table. Elle avait eu envie de pleurer mais toutes ses larmes paraissaient épuisées et ses yeux étaient restés aussi secs que leur puits pendant les épisodes de sécheresse de son enfance.

— Ça sent le café, avait glissé une petite voix dans le séjour.

Bonita n'avait pas répondu mais était allée à l'évier pour remplir la cafetière d'eau.

— Je voudrais un gâteau aux amandes avec, Bonita. Tu m'entends ? Un gâteau aux amandes.

Soudain, Bonita s'était figée et avait fixé la maison des parents de Doris. Une des fenêtres était ouverte mais elle ne voyait personne. Sa mère avait continué à l'appeler jusqu'à ce qu'elle aille fermer la porte en la claquant.

Elle s'était penchée par-dessus l'évier, avait écarté les rideaux de tulle et tendu le cou. *Ce ne serait quand même pas des cambrioleurs ?* s'était-elle demandé. Aucun doute : l'une des fenêtres était bel et bien ouverte. Bonita s'était étonnée de ne rien avoir vu ni entendu. Elle avait préparé le plateau à café. Au moment où elle était arrivée dans le séjour, sa mère dormait à poings fermés. Une fois de plus, Bonita avait été saisie de tels remords qu'elle avait éprouvé l'envie de se jeter dans les bras d'Elvy. Toute la soirée elle avait erré comme une âme en peine entre la cuisine et le lit de sa mère. Elle avait également attendu avec impatience que la nuit tombe pour voir si on allait allumer la lumière chez Doris.

Les ombres du crépuscule avaient bientôt enveloppé la *Villa Bonita*. Dans la pénombre, on avait distingué le visage blanc d'Elvy Larsson et sa bouche ouverte. Sa respiration hachée avait déchiré le silence nocturne. La télé était restée allumée, le son baissé, et des myriades de minuscules étoiles avaient trembloté sur l'écran. La grande pendule au-dessus de la commode avait indiqué plus de minuit quand Bonita s'était réveillée en sursaut dans le fauteuil. Elle s'était approchée en hâte du lit de sa mère, avait lissé sa couverture, puis

s'était rendue à la cuisine pour se positionner à son poste d'observation. La maison d'en face était plongée dans l'obscurité et la fenêtre fermée.

Une odeur de renfermé flottait dans la vieille maison de ses parents à l'arrivée de Doris. En ouvrant la fenêtre pour aérer, elle avait lancé un regard vers la maison de Bonita. Lorsqu'elles étaient jeunes, elles s'adressaient parfois des signes le soir. Un jour, elles avaient même essayé de bricoler un système de communication avec un tuyau en plastique et des boîtes de conserve. Le résultat n'avait pas été probant. Ne possédant pas voiture, Doris avait dû prendre le train jusqu'à Ystad, mais comme elle avait besoin de son ordinateur, elle s'était payé le luxe d'un taxi à la gare. Quelques jours plus tard, un déménageur lui livrerait les autres effets dont elle aurait besoin les premiers temps. Le reste attendrait qu'elle ait vendu sa propriété de Malmö. Le jour où son père avait loué une camionnette pour emporter ses affaires à Malmö ne lui semblait pas si lointain. À l'époque, elle n'avait que vingt-sept ans et la grande aventure allait commencer. Elle constata qu'elle en avait désormais cinquante-cinq et que pas mal de temps s'était donc malgré tout écoulé. L'aventure, elle, avait fait long feu. Sans avoir été désastreuse, sa vie n'avait rien eu d'un conte de fées non plus. Elle avait travaillé comme employée de bureau pour différentes sociétés et avait épousé Åke alors qu'elle avait déjà plus de trente ans. Doris s'était souvent demandé comment les choses auraient tourné si elle s'était mariée avec un autre homme.

Plusieurs fois dans la journée, elle avait tourné les yeux vers la *Villa Bonita* sans jamais apercevoir personne. Quand Doris était allée se coucher juste avant minuit, la lumière y était pourtant toujours allumée. En se mettant au lit, elle s'était fait la réflexion que sa vie et celle de Bonita n'avaient pas été si différentes au fond. Leurs existences avaient sans doute été aussi monotones et éloignées des rêves de petites filles qu'elles se confiaient quand elles bavardaient sous la tonnelle de lilas.

Avant de se mettre au lit, Doris avait installé son ordinateur dans le séjour. Cette machine paraissait déplacée dans une demeure qui ne contenait par ailleurs que des objets anciens. Elle l'avait acquise quelques mois plus tôt, quand elle avait décroché un poste d'administratrice pour une entreprise dont elle ne savait presque rien. Elle ignorait jusqu'à son adresse et numéro de téléphone. Bengt et Kent, comme s'appelaient ses employeurs, avaient exigé que tous leurs contacts s'effectuent par courriels. Comme elle l'avait constaté sur l'écran de son combiné, ils avaient même caché leur numéro les rares fois où ils l'avaient

appelée pour lui confier une tâche urgente. C'était dans un journal qu'elle avait repéré leur annonce pour le poste. Déjà à ce moment-là, cela lui avait paru bizarre, car les candidats étaient censés se rapprocher d'eux par courriel et aucune qualification ou référence n'était exigée. Cependant, elle avait été si contente d'obtenir cet emploi qu'elle ne s'était pas posé plus de questions que ça. D'ailleurs, ses missions n'avaient rien de compliqué et elle s'était vite donc rendu compte qu'il n'était pas nécessaire d'avoir Bac + 5 pour s'en acquitter. Il suffisait de posséder un ordinateur.

Se retrouver au chômage à plus de cinquante ans n'avait pas été facile. Doris n'avait jamais rien connu d'autre que son travail de secrétaire et l'entretien de sa maison. Son expérience professionnelle était donc limitée. Par ailleurs, elle ne pouvait compter sur aucun réseau de relations sociales pour l'aider. Lorsqu'elle avait dû s'inscrire à l'agence pour l'emploi juste après son licenciement, elle avait vraiment eu le sentiment de ne rien valoir. Cette situation lui avait paru humiliante. Au moment de pousser la porte, elle aurait voulu être une autre personne, comme lorsqu'elle jouait au théâtre avec ses cousins et choisissait des rôles de princesse ou d'elfe. Enfin, elle se voyait mal débarquer au pôle emploi déguisée en princesse. De quoi aurait-elle eu l'air ? Non, elle aurait voulu y pénétrer en tant qu'employeuse ayant une réunion avec un collaborateur. Voilà ce qu'elle aurait voulu être. Pas Doris, une chômeuse de 57 ans au C.V. pas franchement impressionnant et elle avait fermé les yeux de toutes ses forces pour tenter de faire disparaître la réalité. Lorsqu'elle les avait rouverts, elle avait eu l'impression d'avoir joué à cache-cache et d'avoir compté jusqu'à cent. Sur un pilier au milieu du local était fixé un distributeur de tickets de passage, comme dans n'importe quel commerce. Toutes les brochures d'information sur les tables étaient destinées aux jeunes. « Travailler à l'étranger », « Choisir son cursus universitaire ». Quand son tour était arrivé, l'agent l'avait regardée comme si elle avait atterri là par erreur et qu'elle était une vieille femme égarée qui n'avait pas su retrouver le chemin de la maison de retraite. L'agent l'avait questionnée au sujet de sa formation et de son expérience, et avait rapidement compris que les employeurs n'allaient pas se bousculer pour la recruter Doris.

— Vous vous êtes inscrite ? lui avait-elle demandé sur un ton brutal.

— C'est pour ça que je suis venue, lui avait poliment répondu Doris.

— Il y a un ordinateur dans l'espace réservé aux usagers. Vous pouvez y procéder à votre inscription, madame.

*Si on commence à m'appeler « madame », c'est vraiment mauvais signe,* avait-elle eu le temps de penser tandis que l'employé la raccompagnait.

— Il vous suffit de remplir le formulaire, avait-elle déclaré en lui indiquant l'ordinateur avant de tourner les talons pour regagner son bureau.

— Je n'ai pas vraiment l'habitude de ces machines, avait soufflé Doris.

— Je croyais que vous travailliez dans un bureau ! avait sifflé l'agent et Doris avait compris que ses chances de décrocher un emploi s'estompaient chaque fois qu'elle ouvrait la bouche.

L'ordinateur ne ressemblait pas à celui de son ancien lieu de travail. Il ne possédait pas de souris, juste une espèce de grosse boule bizarre qu'il fallait manipuler en la pressant ou en la faisant rouler. Lorsque Doris était entrée dans le local, un jeune type en veste de cuir se tenait à côté d'elle et il l'avait tant effrayée qu'elle avait presque eu un mouvement de recul. Il avait le crâne rasé et un anneau dans le nez. Il s'approcha d'elle et, cette fois, elle ne put s'empêcher de faire un pas en arrière.

— Je peux vous aider, annonça-t-il soudain, ce qui la fit sursauter. L'agent les avait toisés, puis avait lancé d'une voix sèche :

— Une fois que vous aurez rempli le formulaire, vous pourrez rédiger votre C.V. Ensuite, on vous fixera un rendez-vous pour une séance d'introduction en groupe.

Avec, d'un côté, cet employée guindée et, de l'autre, ce jeune en blouson de cuir, Doris avait eu l'impression d'être à cheval entre deux mondes. L'absurdité de cette situation l'avait frappée absurde et elle s'était étonnée de soudain se sentir plus à l'aise avec le jeune homme qu'avec cette femme au regard glacial dont le rictus paraissait indiquer que sa bouche n'avait été créée que pour proférer des méchancetés. En revanche, l'attitude de son compagnon d'infortune se caractérisait par une chaleur humaine qui contrastait avec la froideur de l'accueil qu'on lui avait réservé.

Il avait aidé Doris avec calme et patience, lui avait posé différentes questions, puis avait rempli les champs à sa place.

— Je ne suis pas sûr qu'ils vont décrocher la palme de l'hospitalité, avait-il plaisanté.

— Je n'ai pas franchement l'habitude, avait chuchoté Doris en lui souriant.



— Je commence à m’y faire, avait-il répondu, même si je ne me sens pas plus à l’aise pour autant.

Doris lui avait lancé un regard de biais. Ses doigts jaunis de nicotine dansaient sur le clavier avec assurance. Pour finir, il avait pressé une touche et l’imprimante avait craché le formulaire rempli.

— Merci beaucoup. C’était vraiment gentil de votre part.

— De rien. J’ai tout mon temps, vous savez. Ça fait trois ans que je suis sans emploi, l’avait-il rassuré avec tristesse. Voilà... Bonne chance, avait-il ajouté en lui lançant un clin d’œil, puis il avait ramassé quelques brochures avant de s’en aller.

L’agent lui avait arraché le formulaire des mains, puis lui avait fixé un rendez-vous. Pour le sourire, il faudrait repasser, car elle lui avait à peine octroyé un regard.

Doris avait eu du mal à contenir son rire jusqu’à ce qu’elle ait franchi le seuil. Le même phénomène se produisait quand, enfant, elle buvait de la limonade. Elle ignorait si c’était le soulagement d’en avoir fini avec cette première visite à l’agence pour l’emploi ou à cause du souvenir drôle qui lui était tout à coup revenu en mémoire. Une quinquagénaire avait été recrutée à l’essai chez Ejlerstssons. Il s’agissait d’une femme au tempérament explosif qui s’emportait facilement et ne mâchait pas ses mots. Doris se souvenait parfaitement d’elle et n’avait aucun mal à se la représenter dans la kitchenette. Ses manières brusques et son franc-parler avaient horrifié son employeur et les membres de sa famille. Un jour, elle avait raconté sa visite à l’agence pour l’emploi après la perte de son travail précédent. Elle avait relaté l’expérience avec tant de conviction que Doris avait eu l’impression d’y avoir assisté. L’agent l’avait interrogé sur ses qualifications et l’avait prise de haut quand Elsa – c’était son nom – lui avait répondu qu’elle n’en avait pas vraiment.

« Ah si, j’ai mon diplôme de l’EDLG, bien sûr », avait-elle soudain déclaré et, l’espace d’une seconde, un sourire s’était formé sur les lèvres de l’agent qui avait repoussé quelques chemises cartonnées, s’était penchée en avant et avait commenté avec un certain enthousiasme :

« Mais comme c’est intéressant ! De quel genre de formation s’agit-il ? »

« De l’école de la galère », avait fièrement rétorqué Elsa.

L'agent s'était brutalement emparée de ses dossiers avant de se lever et de lui indiquer la porte.

En se remémorant cette histoire, Doris esquissa un sourire mais son pas se fit plus lourd. Elle se sentait lâche. Elle s'était contentée de sourire et de s'efforcer d'avoir l'air aussi aimable que possible alors qu'au fond, tout ce qu'elle souhaitait, c'était ne jamais remettre les pieds à cet endroit.

De retour chez elle, une immense tristesse l'envahit. Pas parce qu'elle avait dû quitter son entreprise, mais parce qu'elle était sur le marché de l'emploi. Qui pourrait bien vouloir d'elle ? Cependant, elle était attachée à son amour propre et résolut donc vite de tout faire pour se sortir de cette ornière. Lorsque sa mère décéda peu après et avant de se rendre à l'enterrement, elle décida de ne révéler à personne qu'elle était au chômage. Avant le début de la cérémonie, elle était longtemps restée de l'autre côté de la rue. À l'heure précise où la messe devait commencer, elle était entrée dans l'église, la tête haute, et avait rapidement traversé la nef en faisant claquer ses talons sur le dallage aussi fort que possible.

Le troisième jour, Bonita avait l'impression que ses pupilles étaient aussi fermement collées à la vitre que des ventouses. Néanmoins, elle dut attendre le soir pour enfin voir Doris fermer la grille du jardin et s'éloigner dans la rue. Bonita était certaine qu'elle avait lancé un regard en direction de la *Villa Bonita* et cela l'avait emplie de joie, même si elle s'était empressée de se cacher derrière le rideau. En effet, elle ne voulait pas donner l'impression d'être curieuse. C'était juste que Doris lui avait terriblement manqué depuis l'enterrement et que son désir de la voir était presque sans bornes. Elle s'était d'ailleurs beaucoup demandé pourquoi. Après tout, elle ne venait pas de découvrir l'existence de Doris et, certes, elle avait parfois éprouvé de la nostalgie en se remémorant les confidences qu'elles échangeaient dans leur jeunesse, mais cela n'expliquait pas tout et Bonita ignorait elle-même l'origine de son dévorant sentiment de manque. Elle avait même dû se contrôler pour ne pas se précipiter à la suite de son amie. Elle redoutait que la présence de Doris dans sa maison d'enfance ne soit que temporaire et qu'elle soit uniquement venue pour liquider les affaires de sa mère. Même Nico-Cracra s'était montré particulièrement silencieux ce jour-là, ce qui avait permis à Bonita de poursuivre ses raisonnements jusqu'à leur terme logique. D'habitude, sa mère interrompait constamment ses pensées et il lui arrivait de se dire que cela ne valait pas la peine d'essayer de réfléchir. Elle aurait pu se contenter d'être en vie, comme Elvy. La seule différence était sans doute que Bonita avait des rêves, même s'ils étaient enfouis si profondément que jamais elle n'aurait cru possible de les faire remonter à la surface pour les réaliser. Sa mère avait passé la majeure partie de la journée à dormir. Bonita s'était rendue à son chevet à intervalles réguliers et avait préparé un ragoût dont Elvy avait mangé quelques cuillerées sans conviction avant de replonger dans son monde. Parfois, Bonita se surprenait à désirer y avoir accès pour pouvoir demander pardon à sa mère et partager ses pensées. Bonita se demandait souvent si Elvy avait en fait les idées claires et si ce n'était qu'au moment de les exprimer qu'elles se transformaient en une bouillie informe.

Une semaine après avoir vu Doris dans la maison de ses parents pour la première fois, elles se croisèrent. Doris s'affairait à sortir ses poubelles sur le trottoir et Bonita l'avait repérée depuis sa fenêtre. Elle se faufila alors au jardin dans l'espoir que son amie l'aperçoive. Avant de sortir de la maison, elle s'inspecta devant le miroir, se passa un coup de peigne et retira son tablier. À sa grande consternation, elle se rendit compte qu'une de ses chaussettes était trouée au niveau d'un orteil. Elle retira sa sandalette, tira sur le tissu et le coinça sous son pied. Une fois dehors, elle saisit le râteau et la binette qui traînaient dans une plate-bande. Alors qu'elle se dirigeait vers le cabanon pour les ranger, elle entendit la voix de Doris l'interpeller :

— Salut, Nitán !

Bonita se rapprocha de la clôture.

— Salut, Doris !

Une fois de plus, elle se sentait ridicule et ne savait pas si elle devait tendre la main pour saluer. Et comme à l'accoutumée, Doris l'avait précédée en passant la sienne par-dessus la barrière.

— Nous voici de nouveau voisines, Bonita.

— C'est vrai ? demanda cette dernière en posant ses outils pour serrer la main de son amie. Elle s'aperçut immédiatement de la stupidité de cette question purement rhétorique. Son bon vieux manque d'assurance pointait de nouveau le bout de son nez. Elle ne voulait pas se montrer indiscreète, mais il fallait bien qu'elle dise quelque chose et les questions se bousculaient dans son esprit.

— Je vais d'abord revendre ma maison de Malmö et, ensuite, je redeviendrai une habitante d'Ystad pour de bon.

— Super... Et ton travail ?

— Oh... On ne va quand même pas bavarder au-dessus d'une clôture. Viens manger un morceau et boire un peu de vin chez moi demain soir. Amène ta vieille Elvy avec toi.

— C'est de bon cœur, mais je ne crois pas que maman... Enfin, je pourrais toujours venir jeter un coup d'œil dans sa chambre de temps à autre.

— Disons 7 heures alors.

Avant de rentrer, Bonita fit le tour du jardin. Elle déambulait sans rien voir, une expression angoissée peinte sur son visage blême. Son gros orteil s'était de nouveau fait la belle et se détachait, blanc, sur le coton bleu. Au moment où elle se résolut enfin à ouvrir la porte, elle tendit le cou pour respirer le parfum d'une des dernières roses qui s'accrochaient encore à une branche couverte d'épines.

Le silence régnait à l'intérieur de la maison et elle s'installa à la table de la cuisine. Elle regrettait déjà d'avoir accepté l'invitation. Elle n'avait rien à raconter et n'avait même plus l'habitude d'évoquer la pluie et le beau temps avec quelqu'un. Doris avait parlé de bavarder et même si Bonita connaissait la signification de ce verbe, il lui semblait étranger. Avant, elle possédait un vocabulaire étendu, mais ces dernières années, ses échanges avec sa mère s'étaient bornés à des phrases simples et à des propos futiles, à tel point que les qualifier de conversation aurait été exagéré. Bonita prononçait quelques mots et Elvy répondait ce qui lui passait par la tête sans la regarder, si toutefois elle lui répondait.

Quelques heures plus tard, après avoir couché sa mère, Bonita ouvrit sa garde-robe. Une odeur d'humidité mêlée au parfum citronné du détergent qu'elle utilisait parfois lui assaillit les narines. Elle ne risquait pas d'avoir l'embarras du choix. De fait, elle ne se souvenait même pas de la dernière fois qu'elle avait acheté un vêtement. Elle sortit une robe à carreaux et une autre à fleurs, puis les accrocha à la porte à l'intérieur de laquelle, il y avait un sac de toile brodé où elle rangeait ses chaussettes. Il y était inscrit « Vivre, c'est attendre. ». Bonita referma l'armoire en lâchant un soupir.

Elle ne trouvait pas le sommeil. Son esprit était si agité qu'elle avait l'impression que ses pensées lui déchiraient le cerveau et qu'elle plaqua ses mains sur ses tempes. Soudain, elle bondit hors de son lit, monta l'escalier quatre à quatre et ouvrit de nouveau l'armoire. Elle en sortit deux cartons de chaussures qu'elle plaça sous les robes. Elle tenta de faire rentrer ses pieds dans ses escarpins bleu marine, mais elle dut enfiler une fine socquette en coton pour y parvenir, non sans mal.

Avant de retourner se coucher, elle vérifia qu'Elvy allait bien. Sa mère dormait paisiblement et à la faveur du faible éclairage en provenance des réverbères, Bonita vit de légers tressaillements agiter ses paupières.

Lentement mais sûrement, la journée s'écoula. Le choix de Bonita s'était porté sur la robe à carreaux et ses sandalettes beiges. Elle avait également de ne pas mentionner cette invitation à sa mère avant la fin de l'après-midi. Elle ne voulait pas l'inquiéter et savait qu'Elvy aurait de toute façon oublié avant la soirée.

Bonita s'habilla, puis alla cueillir quelques-unes des dernières fleurs dans le jardin. Elle s'installa ensuite à la table de la cuisine et composa un joli petit bouquet. Elle coupa quelques frondes de la fougère dans le séjour et les disposa autour des fleurs. Elle sourit en contemplant son œuvre.

« De la graine de fleuriste », disait toujours son père et elle-même devait reconnaître qu'elle avait du talent pour les arrangements floraux. Jadis, c'était toujours elle qui s'en occupait lorsqu'ils étaient invités quelque part. Ses compositions lui valaient toujours de nombreux compliments, ce qui la rendait à la fois fière et heureuse. Il y avait longtemps qu'elle n'avait plus éprouvé ces sentiments de satisfaction et de joie.

En revanche, elle n'était pas satisfaite du reflet que lui renvoyait le miroir, mais il faudrait s'en contenter.

Avant d'entrer dans le séjour pour parler à Elvy, elle poussa un soupir si profond que le tissu de sa robe se tendit sur son dos.

— Je suis invitée chez Doris ce soir, maman. Je ne serai pas longue.

— Ah bon, d'accord. Tu es tout le temps de sortie, ma puce. Mais bon, va t'amuser sans t'en faire pour moi. Ne ramène pas de lascar à la maison, c'est tout ce que je dis. Est-ce que je vais quand même avoir droit un repas ?

— Tu l'as déjà eu. Tes médicaments aussi. Il y a du jus de fruit là, si tu as soif, répondit Bonita en se dirigeant vers la cuisine. Avant de disparaître, elle entendit sa mère lancer d'un ton un peu plus fringuant :

— Passe le bonjour à Olga. Dis-lui que je vais lui rendre visite un de ces quatre.

Bonita ne la corrigea pas, mais éprouva une véritable tristesse. Elle referma la porte de la cuisine tout en s'efforçant de refouler sa mauvaise conscience.

— Les pouces, Bonita ! Les pouces ! marmonna-t-elle en traversant la rue.

— Bienvenue, Nitan. Comme je suis contente que tu sois venue !

Bonita lui tendit les fleurs.

— Ah, tes bouquets ! Toujours magnifiques ! Je m'en souviens.

Bonita se sentit gênée, mais une onde de chaleur traversa son corps.

Elle s'était inquiétée sans raison. La conversation coulait avec naturel et elles rirent comme au bon vieux temps.

Doris avait dressé une magnifique table dans le séjour, avec des chandelles, des serviettes en tissu et le beau service en porcelaine. Bonita s'en souvenait très bien. Les assiettes étaient décorées d'un liseré au motif floral bleu que les deux filles avaient aimé suivre du bout du doigt, encore et encore.

— Je te préviens que c'est tout simple. Juste un poulet en sauce. Tu préfères du vin rouge ou blanc ?

— Je ne sais pas si...

— Tu peux quand même te permettre un verre, non ? Si nécessaire, tu prendras un taxi pour rentrer, la taquina Doris et elles éclatèrent de rire.

— Et toi, qu'est-ce que tu prends ?

— Ce n'est pas la question, Bonita. Mais si tu tiens vraiment à le savoir, j'ai une préférence pour le rouge.

— Alors, ce sera la même chose pour moi.

Bonita savourait le repas, le vin et leur conversation. Elle n'alla pas jeter un coup à Elvy avant huit heures et demie.

— Elle dort, déclara-t-elle, soulagée, à son retour.

Doris lui servit un autre verre et Bonita se cala avec délice contre le dossier de son siège. Ses chaussures étaient trop serrées et elle les retira discrètement sous la table. Elle regarda autour d'elle. La pièce n'avait pas changé. Tout était resté tel quel, du petit guéridon ovale devant les deux fauteuils en velours de style rococo, jusqu'à la pendule dorée sur le mur, en passant les trophées de tir du vieil Elon alignés sur les rayonnages de la bibliothèque

par ailleurs remplie à craquer de livres. Il s'agissait de l'almanach de la famille nordique. La collection complète. Ces volumes que Bonita avait parfois eu l'autorisation de consulter.

Doris désigna la cuisine.

— Tu te rappelles l'invention de l'oncle Edvard ?

— Si je me rappelle ? J'y pense chaque Noël !

Doris avait un oncle qui venait toujours passer quelques jours dans sa famille à la fin de l'année. Il avait une apparence particulière : il était si petit qu'on aurait cru un nain, impression encore renforcée par la bosse qui déformait son dos. Il affirmait avoir inventé un fouet magique, ce qui fascinait les filles. Et tous les ans, la même scène se répétait. Le spectacle débutait à la tombée de la nuit. Tout le monde se réunissait dans la cuisine où l'oncle Edvard se saisissait d'un fouet à l'ancienne muni d'une manivelle et de deux petites roues dentées. Il y calait plusieurs bougies magiques, puis se mettait à mouliner. Un cercle scintillant se formait et des étincelles jaillissaient vers le sol sur lequel il avait disposé un chiffon humidifié pour plus de précaution. C'était magique. La lumière, l'odeur et l'oncle Edvard avec sa bosse qui actionnait le fouet avec fierté. Bonita se souvenait encore sans mal du crépitement des bougies et du cliquetis de l'ustensile.

— Il était vraiment gentil, ce petit bonhomme. Un grand cœur caché sous une certaine réserve.

— Oui et c'était son jour de gloire. D'abord la représentation, puis il avait droit aux applaudissements.

— Est-ce que tu vas faire le trajet entre Ystad et Malmö tous les jours ? s'enquit soudain Bonita pour les ramener au présent.

— Non, je vais travailler à distance. Voyant la mine dubitative de Bonita, elle ajouta : je vais tout gérer de la maison. Les ordinateurs, tu sais.

— Tu es toujours dans la même entreprise qu'avant ?

— Non, j'en ai changé. C'est bien de ne pas toujours faire la même chose, tu sais, répondit-elle en baissant les yeux.



— Dans quel domaine es-tu maintenant ? l’interrogea Bonita qui se sentait à la fois engourdie par le vin et plus à l’aise pour parler et poser des questions.

— En fait, je l’ignore. Je n’ai jamais rencontré mes nouveaux employeurs et je ne sais pas vraiment quel est la nature de leurs activités, mais si longtemps qu’il y a de l’argent sur le compte pour me verser mon salaire...

On voyait que Doris éprouvait une certaine gêne. Ces derniers temps, elle se demandait de plus en plus souvent dans quel genre de business elle était impliquée.

— Mais en quoi consiste ton travail ?

— J’effectue des réservations pour la location de différents appartements et j’établis des factures. Il doit s’agir d’une société immobilière quelconque.

— Tu es sûre ? parvint à articuler Bonita. Ça paraît un peu louche.

— Et toi ? éluda Doris.

— Eh bien, au moins je sais ce que je fais. Pas de changement spectaculaire, ni de mystérieux emploi, de voyages à l’étranger ou quoi que ce soit de ce style. Non, je tourne en rond dans mon petit monde, entre ma mère et Nico-Cracra, c’est tout.

Doris était simple. Elle ne faisait pas de chichis et ne cherchait pas à épater la galerie en employant des mots sophistiqués. Bonita avait parfois l’impression qu’une profonde tristesse l’habitait. *Si c’est le cas, elle finira bien par me le confier*, se disait-elle. Dès qu’elles évoquèrent leur jeunesse, leur ton se fit plus gai et elles se mirent à pouffer à intervalles réguliers, presque comme à l’époque. Avant de se séparer, elles convinrent de se revoir très bientôt. Bonita essaya discrètement de réenfiler ses chaussures sous la table. Ses pieds étaient si gonflés qu’elle eut le plus grand mal à les glisser dans ses sandalettes. Lorsqu’elle se leva, elle dut prendre appui sur la table, pas à cause de ses pieds, mais parce que la tête lui tournait. Doris lui adressa des signes de la main depuis sa porte. Au moment de gravir les marches du perron, Bonita s’agrippa fermement à la rampe. Arrivée en haut, elle trébucha sur ses sabots de bois.

— C’est toi, Bonita ? Tu es encore allée traîner avec les garçons, ma puce ? Tu n’en as quand même pas ramené un à la maison ?

Bonita ne répondit pas. Elle gagna le séjour, replaça l'oreiller de sa mère et lui donna un peu de jus de fruit.

— Dors maintenant, maman. On discutera demain. Elvy paraissait calme. Elle remonta sa couette de quelques centimètres et ferma les yeux, mais elle avait un sourire aux lèvres, ce qui fit plaisir à Bonita.

Doris feuilletait une liasse de papiers, installée à la table de la cuisine. Après le départ de Bonita la veille, elle avait décidé d'effectuer des recherches sur ses nouveaux employeurs. En effet, elle se sentait mal à l'aise quand on l'interrogeait sur la nature de son travail et qu'elle n'avait aucune réponse à apporter. Rien, dans les documents dont elle disposait, ne lui révélait quoi que ce soit au sujet de leur entreprise. Les factures et les confirmations qu'il lui incombait d'envoyer devaient être rédigées sur de simples feuilles blanches et expédiées dans des enveloppes standard. Tout ce que Doris savait, c'est que ses employeurs se nommaient Bengt Jarl et Kent Ohlin, et qu'ils habitaient à Göteborg.

Doris s'était demandé pourquoi les appartements étaient loués à la journée. Elle se disait que la durée normale d'une location était d'une semaine ou au moins d'un week-end. Les questions de Bonita l'avaient poussée à passer à l'action et c'était la première fois qu'elle s'efforçait vraiment de trouver des réponses à toutes ses interrogations. Le matin même, elle s'était rendue à la banque pour savoir quelle entreprise se cachait derrière le numéro de compte à partir duquel elle procédait au virement de son propre salaire. La guichetière avait paru un peu surprise dans la mesure où Doris disposait d'une procuration et aurait donc dû connaître l'identité des détenteurs du compte. L'employée lui avait néanmoins fourni les noms de Bengt et de Kent, ce qui n'avait guère avancé Doris. Aucun nom d'entreprise n'apparaissait nulle part. Sur les relevés que Doris recevait à intervalles réguliers, seul le sien figurait.

Lorsqu'elle alla se coucher, les pensées se bousculaient toujours dans son esprit. Soudain, elle résolut d'envoyer un courriel à ses employeurs le lendemain pour leur poser des questions. Elle estimait que le moins qu'elle puisse exiger était de connaître la nature des activités de l'entreprise dont elle était salariée. Soulagée d'avoir pris cette décision, elle dormit d'un sommeil paisible. La pendule dorée sonna une heure tandis que la pluie crépitait sur l'arrosoir vert posé près du puits. Les torchons accrochés à la corde à linge oscillaient

comme des fantômes dans l'obscurité et un bruissement se fit entendre dans les premières feuilles mortes quand un hérisson traversa le jardin d'un pas tranquille.

Bengt Jarl toussa si fort que le monceau de documents sur le bureau frémit. Il désigna l'ordinateur.

— Qu'est-ce que je t'avais dit !

Kent Ohlin écrasa son mégot et ralluma immédiatement une autre cigarette. Son regard inquiet papillonna de-ci de-là avant de finir par se poser sur l'écran.

— « Je souhaiterais connaître la nature des activités de votre entreprise », lut-il sur un ton dédaigneux. Ces bonnes femmes ! Il faut toujours qu'elles se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

— C'est vicieux comme question, non ?

— Sans blague. Mais botte en touche, bordel ! À moins que tu veuilles qu'on l'invite à un séminaire de formation d'entreprise ?

— « J'aimerais également savoir quel genre de locations je gère. Doris. »

Le visage de Kent était si proche de l'écran que sa respiration saccadée y formait de la buée.

— Ressaisis-toi, Kent ! Je savais que tu avais les nerfs fragiles, mais nom de Dieu, reprends-toi ! Doris Strand d'Ystad, ajouta-t-il sur un ton méprisant. Ce n'est pas toi qui as voulu qu'on l'embauche peut-être ? On aurait très bien pu s'occuper de la paperasserie nous-mêmes. Réserver des appartements et envoyer des factures, c'est quand même pas sorcier, si ?

— Tu n'es pas fichu d'épeler ton propre nom. Non, ces trucs-là, c'est pas pour nous.

Bengt Jarl se dirigea vers les toilettes sans daigner répondre. Il s'observa dans le miroir et replaça une mèche brune tombée sur son front. Son visage était blafard et bouffi. Il sortit un cure-dents de sa poche et retira un morceau de nourriture resté fiché entre ses incisives. Sa couronne en or brillait, mais la vue de cette nouvelle prothèse ne suffit pas à lui

rendre sa bonne humeur. Il avait de plus en plus de mal à supporter Kent, qui avait certes été l'élément moteur de leur entreprise mais qui était également le premier à tomber dans le catastrophisme chaque fois que quelque chose ne tournait pas comme il le voulait. Les toilettes étaient aussi défraîchies que Bengt. L'eau qui gouttait du robinet et la chasse d'eau qui fuyait avaient laissé des traces brunes sur la porcelaine. Cette pièce dénuée de serviette, de savon et de toute décoration montrait que les deux acolytes n'occupaient pas cet appartement mais s'en servaient uniquement de repaire pendant la journée.

— Il faut qu'on lui réponde mais on n'a pas besoin de rentrer dans les détails, déclara-t-il, comme si sa visite aux toilettes l'avait aidé à mettre de l'ordre dans ses pensées confuses.

Les deux comparses se pressèrent devant l'ordinateur. Les doigts maigres de Kent Ohlin appuyaient de toute leur force sur les touches pendant que Bengt Jarl lui dictait le contenu du message.

« Chère Doris, Nous pensions qu'il était évident que vous effectuiez des réservations pour différents appartements et facturiez ensuite les clients. Ce système simple et bon marché offre une solution aux nombreux voyageurs qui n'ont pas les moyens de séjourner dans les différents hôtels de Göteborg. »

— Est-ce que ça te paraît bien ?

— En tout cas, c'est une réponse. Si elle s'en contente, c'est une vraie bécasse.

— Trouve mieux si tu crois que c'est si facile que ça, rétorqua Bengt en se levant brusquement et en lançant un sourire sournois à Kent. Je croyais que tu serais imprégné, ajouta-t-il avant de partir d'un rire cru.

Le sourire de Kent s'éteignit. Il en avait tellement marre que Bengt se moque tout le temps de lui à cause de la fois où il avait dû rédiger un courrier d'affaire et avait écrit qu'il était imprégné au lieu d'impressionné. Il n'avait pas voulu reconnaître qu'il pensait que c'était le terme correct mais Bengt ne l'avait pas cru et ne cessait de lui rappeler l'incident.

— C'est ça, moque-toi, si tu veux. Tu ferais mieux d'aller acheter une bouteille d'huile de coude. Bengt lui avait un jour parlé de son premier emploi. Il travaillait en équipe et le contremaître avait voulu se payer sa tête et l'avait envoyé à la pharmacie pour acheter une bouteille d'huile de coude. Il s'était exécuté et sa commande avait provoqué l'hilarité générale dans l'officine.

Les deux compagnons s'étaient rencontrés lors d'un voyage d'agrément en Finlande. Ils étaient assis au bar du ferry, à s'enfiler un grog après l'autre. Ils avaient discuté de tas d'idées de business, de salles de jeux aux escroqueries sur Internet. Ils ne s'étaient mis d'accord sur le type d'activité dans laquelle ils allaient se lancer que peu avant la fermeture du bar. Ils avaient également convenu qu'il leur faudrait effectuer d'autres traversées pour mettre les détails au point. En fait, la plupart du temps, ils s'entendaient comme larrons en foire et c'était uniquement lorsqu'ils se sentaient inquiets ou frustrés que des piques inutiles volaient.

Ils avaient été heureux comme des gosses quand l'entreprise avait enregistré ses premières rentrées d'argent et après seulement six mois, ils avaient loué ce deux-pièces en guise de bureau. Ils étaient tous les deux célibataires et avaient au départ géré leurs affaires depuis leur domicile respectif, mais quand des sommes de plus en plus rondettes avaient commencé à tomber sur le compte, ils avaient estimé qu'il était temps de se procurer un local commun pour travailler dans la journée. Ce n'était pas pour déduire leurs frais professionnels qu'ils avaient pris cet appartement, car ils ne déclaraient pas leurs revenus, un point dont ils n'avaient ni l'un ni l'autre ressenti la nécessité de débattre.

Kent balança une liasse de billets sur la table basse.

— On devrait peut-être investir dans un peu de bon temps et se casser au soleil, suggéra Kent pour détendre l'atmosphère.

— Le bar près de la gare te suffit pas ? Une bonne petite promenade vivifiante jusque-là, c'est déjà du bon temps. Mais bon, il faut bien que les chauffeurs de taxi vivent aussi.

— Y aller à pied ! Non, mais ça va pas la tête ! Tu me prends pour un marathonien ou quoi ? Envoie ce message et on file. L'idée du taxi me convient à la perfection, déclara Kent en passant un bras complice autour de la taille de Bengt. Ils expédièrent le courriel, puis Kent éteignit l'ordinateur. Leurs rires résonnaient encore dans la cage d'escalier quand ils disparurent dehors.

Un silence aussi épais que la fumée de cigarette régnait dans l'appartement. Le seul bruit audible était la fuite de la chasse d'eau. À l'extérieur, l'aire de jeux était déserte et la silhouette des balançoires délaissées se dessinaient contre leur cadre noir.